

Le baron Dermoncourt aide de camp du Général Dumas

par M. FROSSARD Vice-Président de la Société Historique
de Villers-Cotterêts

Parmi les lettres du Général Dumas léguées à notre Musée, par la famille d'Hauterive, il en est une, expédiée de Brixen, le 12 Germinal An V de la République (1^{er} Avril 1797), qui porte le post-scriptum suivant :

« Dermoncourt se rappelle à votre bon souvenir, mes bons amis. Il a été blessé, à côté de son général, mais sa blessure est presque guérie. Il vous embrasse ».

signé : Dermoncourt.

Qui donc pouvait se permettre d'ajouter quelques lignes au bas des lettres du Général Dumas ? Vous l'avez deviné, c'était son aide de camp.

Alexandre Dumas a dit de lui :

« Le Général Dermoncourt, vieil homme de guerre, dur à cuire, aux manières de reître, mais énergique, courageux, loyal, plein d'expérience ; le sabre était léger à sa main ».

Comme tous les officiers de l'armée napoléonienne, il eut une vie très mouvementée. Nous allons essayer, chronologiquement, d'en retracer le cours.

Paul Ferdinand Stanislas Dermoncourt est né à Crécy-au-Mont, le 3 Mars 1771. Quatre jours plus tard, il était baptisé par l'abbé Wallier, curé de cette paroisse, comme en témoigne l'extrait de son acte de baptême.

« L'an mil sept cent soixante et onze, le jeudi, septième jour du mois de Mars, a été baptisé par moi, curé de cette paroisse, soussigné : Paul Ferdinand Stanislas, né le 3 du présent mois, du mariage légitime de Charles Nicolas Dermoncourt, meunier du moulin de Bethancourt, dépendant de cette paroisse et de Marie-Jeanne Duguet, son épouse. Le Parrain a été Paul Duguet, maître perruquier à Château Porcien, du diocèse de Reims et la marraine : Marie-Madeleine Favereux, veuve de François Dermoncourt, de la paroisse de Mont-d'Origny-Ste-Benoîte, diocèse de Laon qui, avec le dit Charles Nicolas Dermoncourt, ont signé le présent acte ».

Comme vous le voyez, ses origines sont bien modestes. C'est dans ce hameau d'une petite commune de l'Aisne où tourne, au gré du vent, le moulin paternel, qu'il va passer son enfance.

A 18 ans, il quitte le pays natal, avec l'espoir d'entrer dans la garde nationale soldée de Paris.

Le 14 Juillet 1789, il fait partie de ce millier de Parisiens qui, armés de fusils et de canons dérobés aux Invalides, vont prendre la Bastille.

Fin Juillet, de la même année, il est grenadier de la garde nationale de la compagnie Odier, quartier de la Butte St Roch.

Le 4 Septembre 1791, il s'engage dans le 3^e bataillon des volontaires de l'Aisne et, le 4 Mars 1792, il est nommé sergent, par les soldats de son régiment.

Il passe alors sous les ordres de Rochambeau, pour faire la campagne du Nord et participe au combat de Quiéven. Cette campagne terminée, il s'embarque avec son chef, à Lorient, pour aller servir à St Domingue, toujours dans le 3^e bataillon de l'Aisne. Là, il montre ses qualités de chef. Le 1^{er} Novembre, à la tête des grenadiers de son bataillon, tous les officiers étant malades, il fait battre la charge, monte sur une haute montagne, saute dans un retranchement défendu par des noirs qui prennent la fuite après avoir subi des pertes considérables, lui assurant ainsi la victoire.

Pour ce fait de guerre, il est nommé, le 28 Décembre 1792, le même jour, lieutenant et capitaine.

Le 1^{er} Octobre 1793, il s'embarque pour Philadelphie. En cours de route, il est capturé par des corsaires bermudiens. Il réussit à s'échapper et arrive néanmoins à destination. Malheureusement, il y contracte, en arrivant, la fièvre jaune, cette fièvre qui enlève en deux mois 22 000 colons. Il doit être rapatrié. Il arrive à Brest le 11 Juin 1794, où il est mis en congé de maladie, et même emprisonné quelques jours, comme tous ceux qui venaient d'Outre-Mer, accusés d'être des royalistes.

Dès le 21 Juillet 1794, il sert dans l'armée des côtes de Brest et participe à l'affaire de Quiberon (28 Messidor).

Nommé adjudant de place à Brest, il en profite pour se faire accorder un congé de 30 jours.

Voici le document :

13^e Division Militaire
2^e Subdivision
Expédition des Indes
Orientales

le 18 Septembre 1794

« En vertu de l'autorisation des représentants du peuple, délégués aux Indes Orientales (St Domingue), il est permis au Citoyen Dermoncourt, Capitaine des Grenadiers au 3^e Bataillon de l'Aisne, de se rendre à Origny (Aisne) et d'y passer trois décades dans sa famille.

A Brest, le 2^e jour complémentaire an 3, vu par moi, commissaire des guerres de l'expédition des Indes Orientales ».

signé : Bonnemain.

Ce congé, il le prit, mais ne le termina pas. Le 5 Octobre 1795 (13 Vendémiaire), il est rappelé d'urgence à Paris pour y défendre la Convention menacée par la Terreur Blanche. Nous le voyons aux côtés du jeune Général Bonaparte au combat livré devant l'église St Roch où les royalistes furent vaincus.

Le 25 Février 1796, il demande à rejoindre St Domingue pour reprendre sa place, toujours dans le 3^e bataillon de l'Aisne. Nous en trouvons trace dans un rapport présenté au Ministre des armées le 1^{er} Mars 1796 :

« Le citoyen Dermoncourt, Capitaine au 3^e bataillon de l'Aisne, en ce moment à St Domingue, demande l'ordre du Ministre de rejoindre son corps et de faire partie de l'expédition qui doit partir incessamment de Rochefort ».

Cette demande est rejetée et, le 12 Avril 1796, il est nommé aide de camp attaché à la personne du Général de cavalerie Thomas Alexandre Dumas, le père du grand romancier.

Une solide amitié s'établit rapidement entre ces deux hommes qui vont faire ensemble les campagnes d'Italie et d'Egypte.

Après la bataille de Rivoli et la reddition de Mantoue, nous les voyons combattre, côte-à-côte, dans le Tyrol.

Au passage du Lavis, Dermoncourt sauva la vie à l'aide de camp Lambert qui, tombé à l'eau, était entraîné par le courant.

Près du village de Faner, s'apercevant qu'une redoute défendue par 60 Autrichiens incommodait la division, il se mit à la tête de 50 grenadiers, se porta au-dessus de la redoute, la prit à revers, s'en empara et ramena les Autrichiens prisonniers.

C'est encore dans le Tyrol que se situent les deux faits d'armes bien connus : l'affaire de Clausen et l'affaire du pont de Brixen qui nous sont relatées dans les rapports établis par Dermoncourt lui-même, à cette époque. Ecoutons-les :

1) *Affaire de Clausen*

« Poursuivant les Autrichiens le long d'un petit cours d'eau, le Général Dumas apprend par des éclaireurs que les Autrichiens ont barricadé le pont de Clausen avec des voitures, décidés à en disputer le passage. Il s'y porte immédiatement avec moi et une cinquantaine de dragons.

Le pont était effectivement barré et de la cavalerie et de l'infanterie attendaient derrière. Sans attendre de renforts, Dumas cria : « Allons, 25 hommes à pied et qu'on me dégage ce pont-là ». La besogne n'était pas facile, et les balles tombaient drues.

« Allons fainéant, me dit le Général, ne vas-tu pas donner un coup de main à ces braves gens ? » Je m'y employai, mais le Général trouvant que la besogne n'allait pas assez vite, descendit de cheval et avec sa force herculéenne, sous le feu de l'ennemi, débarrassa le pont en quelques instants, soulevant les charrettes et les faisant basculer dans le torrent ».

2) *Affaire du Pont de Brixen*

« Le 23 Mars 1797, l'ennemi était prêt à s'emparer d'un pont nécessaire à l'Armée Française. Le pont était étroit et sans parapet, ne permettant le passage de front que de 2 ou 3 hommes à cheval. Dumas se précipite seul et tient tête à un escadron ennemi. J'arrive à son secours et à grands coups de sabre, l'ennemi est refoulé. Je suis sérieusement blessé à l'épaule droite. Le Général a reçu trois coups de sabre : un au bras, un à la tête, un autre à la cuisse. Ses blessures sont légères, mais son cheval a été tué sous lui ».

Joubert fit un rapport élogieux de cette affaire, à Bonaparte.

Ce combat, digne des héros antiques, valut à Dumas le nom d'Horatius Coclès du Tyrol et à Dermoncourt d'être nommé le 27 octobre 1797 (6 brumaire an VI) capitaine commandant le 3^e Régiment de dragons, régiment avec lequel il fit la campagne de Suisse.

En 1798, nous retrouvons Dumas et son fidèle compagnon en Egypte, débarquant d'Alexandrie et battant les Mameluks près des Pyramides.

Après cette bataille, Bonaparte établit son quartier général au Caire, mais la défaite navale de la flotte française en rade d'Aboukir avait privé le corps expéditionnaire de tous subsides. Il fallait donc vivre sur le pays et créer des impôts, ce qui amena un vif mécontentement dans la population.

Le 21 Octobre 1798, au matin, une révolte fomentée par les Turcs et les Arabes éclata contre les troupes d'occupation. Le Général Dumas, un peu souffrant, était encore couché quand Dermoncourt vint lui annoncer l'événement. En une seconde, Dumas fut debout. A demi vêtu, il prit son sabre, sauta sur son cheval sans selle, suivi de

Dermoncourt et de quelques hommes ralliés çà et là, débloqua la trésorerie, dégagea les membres de l'Institut et s'empara de la grande mosquée.

Plus tard, lorsqu'après s'être fâché avec Bonaparte, Dumas décida de rentrer en France, Dermoncourt était stationné à Belbey. Dès qu'il apprit la nouvelle, il accourut au Caire pour essayer de dissuader son Général de tenter cette aventure. Lui seul aurait pu avoir une influence sur sa décision. Hélas, il arriva trop tard, les préparatifs de départ étaient trop avancés. La Belle Maltaise était prête à partir.

Ainsi se termina la collaboration de ces deux héros.

Dermoncourt resté en Egypte, se distingue particulièrement à la première bataille terrestre d'Aboukir, le 25 Juillet 1799. Le Colonel Duvivier ayant été tué, il prend le commandement de sa brigade et, par sa présence d'esprit et son intelligence, lui fait exécuter de remarquables manœuvres. Au cours de l'action, il reçut une balle dans la poitrine qui le renversa sur la croupe de son cheval. Il ne dut la vie, ce jour-là, qu'à son manteau roulé en croix devant lui. Il fut également blessé d'un coup de feu à la cheville gauche. Quoique sa blessure le fit beaucoup souffrir et l'empêchât de se chausser, le Général en chef Menou le chargea de conduire des chameaux chargés d'argent à Ralsmanie, puis à Alexandrie, avec des dépêches secrètes pour le Général Marmont et l'Amiral Gautheau, dont il devait porter les réponses au Caire. Il remplit sa mission, malgré les attaques des Arabes.

La réponse de l'Amiral était verbale, elle se bornait à ces mots : « le vent est bon ». Le capitaine Dermoncourt la rapporta exactement au Général en chef qui ne tarda pas à cingler vers la France.

Dermoncourt se signale encore à la bataille d'Héliopolis, près de Coraïm, où il secourut Kléber, ainsi qu'à la reprise du Caire.

Le Général en chef Menou reconnut ses services, en le nommant le 23 Juin 1800, chef d'escadron au 14^e dragons, à titre provisoire.

A la seconde bataille terrestre d'Aboukir, le 21 Mars 1801, à Canope, il est blessé d'un coup de feu à la gorge. Il ne quitte pas le commandement, rallie ses troupes et soutient la retraite, avec une grande énergie.

Fin 1801, en vertu de la convention d'Alexandrie, il rentre en France où il est confirmé dans son grade de chef d'Escadron, par le 1^{er} Consul.

Le 6 Mars 1802, il prend le commandement du 22^e régiment de cavalerie en garnison à Turin.

Le 19 Juin 1802, il écrit au ministre de la guerre pour protester contre cette mutation, désirant être maintenu au 14^e dragons. Il lui est répondu que l'on ne peut modifier une décision du 1^{er} Consul.

Mais il est tenace. Le 21 Janvier 1803, de passage à Origny, il en profite pour renouveler sa protestation contre cette mutation. Finalement, le 7 Février 1803, Dermoncourt, chef d'escadron au ci-devant 22^e régiment de cavalerie, est nommé chef d'escadron au 21^e régiment de dragons, à la suite de la démission du citoyen St Georges.

Le 20 Octobre 1803, ce régiment est à Sedan.

Le 15 Décembre 1803, il est nommé major au 11^e cuirassier et fait chevalier de la légion d'honneur le 25 Mars 1804.

Il sert ensuite dans la Grande Armée, en Autriche, en Prusse et en Pologne de 1803 à 1807. Il mène son régiment au feu à Heilsberg et à Friedland où il se distingue particulièrement. A la suite de cette charge qu'il y mena contre les Russes, Napoléon envoie à Dermoncourt, Sopransi, aide de camp du prince de Neufchatel, pour lui exprimer son contentement pour cette action :

« Allez dire au Colonel du 1^{er} régiment, que je suis content de lui ». Tel était le message.

Il avait, en effet, quitté le 11^e régiment de cuirassiers pour le 1^{er} régiment de dragons, avec le grade de Colonel, le 5 Avril 1807.

Le 16 Septembre 1808, il est fait Baron d'Empire, avec dotation et Officier de la Légion d'honneur le 4 Octobre suivant.

Il sert ensuite dans la division de La Tour Maubourg, avec laquelle il rentre en Espagne. Sa retraite de Taragonne, au mois de Décembre 1808 est un des plus beaux faits d'armes de cette campagne.

Le 29 Juillet 1809, il est blessé à la cuisse droite, à Talavéra, et le 29 Décembre, au genou gauche, par une balle perdue, dans la Sierra Morena.

Le 9 Octobre 1811, il rentre en France, pour prendre le commandement du 1^{er} cheveu-légers, devenu le 1^{er} Lanciers. Le 11 Octobre 1812, il rejoint la Grande Armée à Moscou.

Il se bat le 21 à Malo-Jaroslavetz.

Le 13 Janvier 1813, il est de passage à Nuremberg, toujours colonel à la tête du 1^{er} Cheveu-Légers-Lanciers.

En Avril de la même année, il commande un régiment de marche, parti de Mayence, qui se rend à l'Armée, près de Bantzen.

Le 22 Juillet 1813, il est nommé Général de brigade, affecté à l'état major général ; puis, fin Août, commandant la cavalerie du 5^e corps de la grande armée, en Allemagne, il participe aux affaires de Goldberg et de Larwenberg.

Après la bataille de Leipzig (bataille des Nations des 16 et 18 Octobre 1813) et celle de Hanau, il est fait commandeur de la Légion d'Honneur, le 4 Décembre 1813.

Grouchy, le 25 Décembre 1813, le charge de défendre Neufbrisach : « Vous devez défendre cette place jusqu'à la dernière goutte de votre sang », lui ordonna-t-il.

Dermoncourt justifie pleinement la confiance de son Général. Les Alliés ne purent s'emparer de la place.

En Avril 1814, Louis XVIII prend le pouvoir et l'Empereur est envoyé à l'Ile d'Elbe. Dermoncourt fait sa soumission au roi, qui le récompense pour sa bonne conduite. Il le nomme chevalier de Saint Louis et le maintient en activité sur place.

Le 6 Octobre 1814, il écrit au ministre de la guerre pour lui réclamer diverses indemnités qui lui sont dues. Indemnité pour deux chevaux tués à la bataille de Leipzig et indemnité pour perte d'équipage et d'un cheval tué au combat devant Reichenbad le 22 Mai 1813.

Par une lettre de lui, nous savons qu'il était toujours, le 18 Octobre 1814, commandant de place à Neufbrisach et qu'il avait demandé au ministre de la guerre, l'autorisation de se marier avec une demoiselle Ernestine, Louise, Juliette Geiger. Elle était la fille d'un ancien notaire Pierre Geiger qui, avant la Révolution, avait été avocat au Conseil souverain d'Alsace. Celui-ci était décédé et sa veuve jouissait d'une grosse fortune. La réponse à sa demande tarde à venir et, le 2 Janvier 1815, il est relevé de ses fonctions.

Le 25 Mars 1815, l'empereur, au retour de l'Ile d'Elbe, le rétablit dans son commandement de Neufbrisach.

L'autorisation sollicitée arrive, avec un an de retard, et il peut se marier, le 14 Avril 1815. Il a 44 ans et son épouse 26.

Pendant les 100 jours, Neufbrisach est assiégée une seconde fois. La ville résiste encore vaillamment à l'envahisseur.

Hélas, le 18 Juin 1815, c'est Waterloo.

La deuxième restauration remplace à nouveau Dermoncourt, le 6 Octobre 1815, et le met en non-activité, avec demi-solde.

Le 30 Octobre 1821, le comité de guerre propose sa mise à la retraite.

Elle lui est accordée par ordonnance royale du 28 Novembre 1821 avec les attendus suivants :

« Nommé Général de brigade le 22 Juillet 1813, il avait 8 ans 2 mois 4 jours d'activité dans ce grade au 26 Septembre 1821. Il a droit à sa

solde de retraite de Maréchal de Camp, soit le maximum de 4 000 francs. Le pensionnaire désire en jouir à Neufbrisach ».

D'après ce document, sa carrière militaire semble bien être définitivement terminée. Il n'en est rien, nous le verrons par la suite.

Depuis 1815, Dermoncourt est considéré par le gouvernement des ultras comme un dangereux Bonapartiste et mis sous surveillance de la haute police.

En effet, il est rentré dans la Charbonnerie, société secrète d'origine italienne, qui groupe les Carbonaris. Entre eux, ils s'appellent « bons cousins ». Leur but est de mettre sur le trône Napoléon II (le roi de Rome).

Cette société secrète, fondée par Bayard, un étudiant en médecine, avait pour chef suprême à Paris La Fayette. Dermoncourt est un des chefs régionaux. Il est le chef occulte de la région d'Alsace et reçoit ses ordres directement de Paris, des généraux La Fayette et Foy.

Pour agir, il a besoin d'une couverture, c'est-à-dire, d'une profession dissimulant ses véritables fonctions.

De riches industriels républicains financent les charbonniers. Dermoncourt rentre chez l'un d'eux, Jacques Koehlin, comme directeur de sa manufacture de Mulhouse. Il dirige également les Forges de Verger d'Argenson, qu'il achètera par la suite. Cela lui permet de parcourir la région sans attirer l'attention. Il est chargé de créer des ventes parmi l'armée régulière. Une vente correspond à 20 personnes affiliées au mouvement, c'est-à-dire à 20 bons Cousins.

Grâce à son adjoint le Colonel Caron, également en demi-solde, il tient en main tous les régiments de cavalerie de Colmar. De son côté, Brice occupe tous les passages de la chaîne des Vosges, avec d'anciens sous-officiers de la vieille garde.

Pour délivrer les prisonniers de la conspiration de Belfort, en Décembre 1821, une action est entreprise par Caron. Hélas, la tentative échoue et Caron est arrêté et fusillé à Strasbourg en 1822.

Dermoncourt doit fuir, avec son secrétaire Rusconi. Il va chercher refuge auprès du gendre du roi de Bavière : le Prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg. Il ne rentrera en France qu'après la Révolution de 1830 et l'avènement de Louis Philippe.

Dès le 7 Mars 1831, il est remis en activité comme commandant le département de la Haute-Loire. Il est furieux, car il est placé sous les ordres du Général comte de Solignac, jadis dégradé par Napoléon pour concussion.

Le 16 Décembre, il est mis à la disposition du Ministre de la guerre à qui il écrit le 15 Avril 1832 ce qui suit :

Au Ministre de la guerre,

« Bône venant d'être occupé par nos troupes, j'ai l'honneur de rappeler à votre Excellence, la promesse qu'elle m'a faite, par sa lettre du 16 Janvier dernier, de m'employer dans mon grade en Afrique, aussitôt qu'il se présenterait une occasion favorable. Si votre Excellence jugeait à propos de me faire donner le commandement de ce poste, je partirais sur le champ ».

Signé : Dermoncourt, Maréchal de camp
en disponibilité

La réponse ne se fait pas attendre. Le 24 Avril 1832, il est nommé commandant de la Loire-Inférieure, avec comme aide de camp le futur Maréchal de St Arnould.

Le Ministre avait envoyé le Général Dermoncourt dans la Haute-Bretagne, avec l'intention de mettre fin aux agitations qu'il avait volontairement laissé grandir jusqu'alors.

A peine arrivé à Nantes, le Général s'aperçoit qu'on ourdissait une grande conspiration et qu'elle ne tarderait pas à éclater, qu'un chef y était attendu et que ce chef devait être la Duchesse de Berry.

La princesse parvint en effet en Vendée, le 16 Mai, et les Bretons apprêtèrent leurs armes. Cependant, il n'y avait pas unanimité parmi eux. D'une part, les armes manquaient, d'autre part, sans le concours de l'étranger, on risquait, disait-on, la destruction totale du parti royaliste en France.

Après bien des hésitations, la Duchesse donna l'ordre de l'insurrection le 4 Juin. Une guerre d'embuscades et de surprises commençait ; guerre difficile, ne laissant aucun repos.

Dermoncourt livre bataille aux Chouans à Chêne-la-Reine, au Manoir du Noyer, au Mont des Alouettes, à Locle, à la Pénissière-Vieille-Vigne (où le Général Charette trouva la mort), à Montaigne, etc...

Il se replie ensuite sur Nantes où la Duchesse de Berry, déguisée en paysanne, est venue chercher refuge. Là, il va procéder à son arrestation et, du même coup, devenir célèbre.

Ouvrons ici une parenthèse, et voyons qui était la Duchesse de Berry, pourquoi et comment elle fut arrêtée.

Née à Palerme, en 1798, morte en Syrie en 1870, elle est la fille aînée du roi François de Naples. Elle épouse en 1816, en secondes noces, Charles Ferdinand de Bourbon, duc de Berry.

Ce dernier fut assassiné en 1820, en sortant d'une représentation à l'Opéra. De cette union, naquirent deux enfants : une fille, duchesse de Palerme, et un fils, né après la mort de son Père, Henri comte de Chambord, unique héritier de la branche aînée des Bourbons.

Après la Révolution de 1830, elle suivit Charles X en Angleterre, puis se rendit à Rome, d'où elle organise une expédition en France, en vue de rendre la couronne de France à son fils. Elle débarqua à Marseille en 1832 et tenta de soulever les grandes villes du midi. Ce soulèvement avorta. Elle passa aussitôt en Vendée pour essayer de rallier les légitimistes à sa cause. Elle parcourut le pays nantais, mais l'échec fut total. Dès le début, l'insurrection fut étouffée. Elle se réfugia à Nantes où elle resta cachée cinq mois chez les demoiselles Deguigny. Dénoncée en novembre par le juif Deutz, elle fut arrêtée dans les circonstances que nous allons vous narrer, puis conduite au fort de Blaye. Là, elle accoucha en Mai 1833 d'une fille qu'elle déclara être le fruit d'un mariage secret réalisé en Italie, avec le comte Hector Luchesi Palli.

Relâchée après son accouchement, elle se retira à Palerme et abandonna la vie politique. Elle vécut successivement en Suisse, à Venise et en Syrie, où elle mourut.

Telle fut la vie aventureuse de cette femme que l'amour maternel poussa à cette folle expédition de Vendée.

Nous allons maintenant vous raconter en détail son arrestation. Cela nous est d'autant plus facile qu'elle est décrite tout au long, dans un livre intitulé « La Vendée et Madame » écrit par Dermoncourt, en collaboration avec Alexandre Dumas, ou plutôt écrit par Alexandre Dumas, avec la collaboration de Dermoncourt.

Dermoncourt avait fait la connaissance d'Alexandre Dumas dans l'atelier du peintre Lethière qui avait été l'ami du Général Dumas et avait représenté certains de ses exploits. Or, en 1833, Dermoncourt avait des besoins d'argent, il demanda à Alexandre Dumas d'écrire ce livre d'après le récit qu'il lui en fit et le signa.

Voici en résumé ce qu'il nous apprend :

La Duchesse de Berry avait mise toute sa confiance dans un homme qui lui avait été recommandé par le Pape, un certain Simon Deutz, de religion juive, beau-frère de l'orientaliste Paul Drach.

Le Ministre Thiers lui offrit, dit-on, 500 000 francs pour trahir la Duchesse. Le marché ayant été conclu sur l'ordre de Thiers, Deutz partit le 6 novembre pour Nantes et alla rendre visite à sa bienfaitrice qui se cachait, comme il le savait, chez les demoiselle Deguigny, habitant en face du vieux château.

La Duchesse, alertée par Paris, avait des soupçons. Ils furent vite dissipés car Deutz protesta énergiquement de son innocence et de son dévouement. Il lui rappela comment il s'était acquitté de différentes missions qu'elle lui avait confiées. Bref, convaincue, la Duchesse lui déclara qu'elle le croyait incapable d'une telle infamie.

Deutz savait que les demoiselles Deguigny habitaient seules la maison. Le couvert était dressé pour sept personnes. En effet, en plus de ses

compagnons habituels, Messieurs Guisbourg et Ménars, la Duchesse avait convié à dîner Madame de Charette et Mademoiselle de Kersabiec. On allait se mettre à table.

En sortant, Deutz se rendit aussitôt chez le Préfet Maurice Duval et le pria d'agir vite pour que l'arrestation eut lieu au milieu du dîner.

Dix minutes après, le Préfet était chez le Général d'Erlon qui alertait immédiatement Dermoncourt et le commandant de place, le colonel Simon Lorrière.

Douze mille hommes furent rapidement sur pied, sous le commandement de Dermoncourt. Le Préfet Duval et le comte d'Erlon dirigeaient les opérations. Tout le pâté de maisons entourant celle où se réfugiait la Duchesse était cerné dès six heures du soir. Il faisait déjà nuit.

A travers une fenêtre de l'appartement où il se tenait, M. Guilbourg vit tout à coup luire les baïonnettes des soldats se trouvant dans la rue. « Sauvez-vous, Madame, sauvez-vous », cria-t-il.

Madame et ses hôtes se précipitèrent dans l'escalier conduisant à une mansarde où se trouvait une cache aménagée derrière une cheminée.

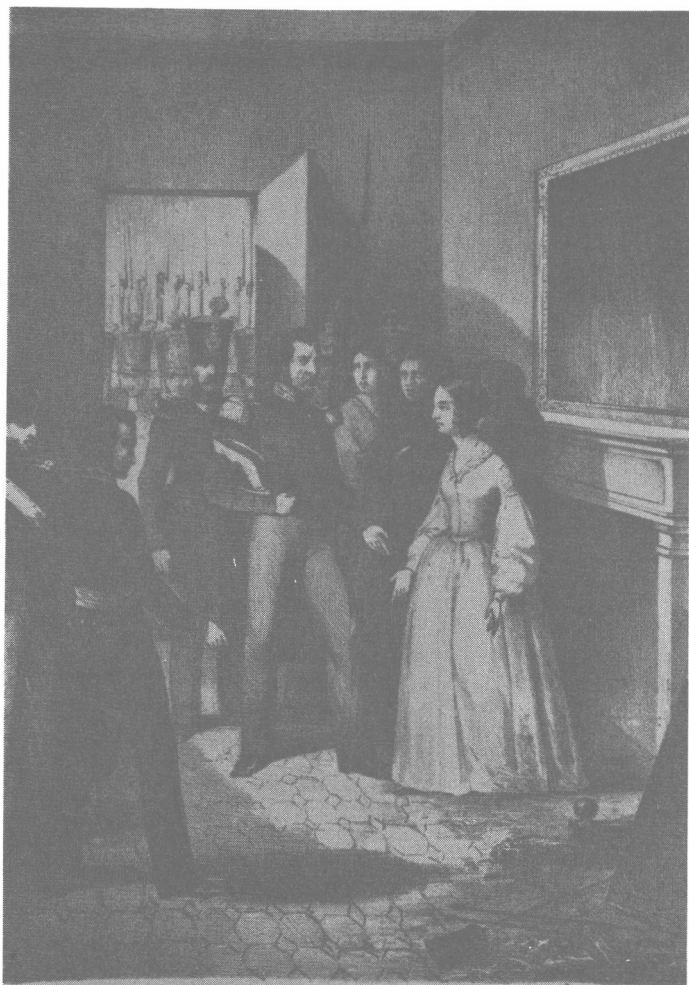
Mademoiselle Stylite, sa gouvernante, ses deux compagnons et elle-même arrivèrent péniblement à y pénétrer, en se serrant les uns contre les autres. Monsieur Guilbourg rabattit vivement la plaque de cheminée, dissimulant la cachette. L'opération était à peine terminée que les soldats entrèrent dans la maison, précédés des commissaires de police de Paris et de Nantes, pistolet au poing. Une perquisition en règle eut lieu. On sonda les murs de chaque pièce, puis ceux des maisons voisines. Sous les coups de marteau répétés, des morceaux de plâtre se détachèrent de la cheminée et tombèrent sur les captifs, heureusement sans dommage.

Ne trouvant rien, on crut la Duchesse évadée. Par précaution, des sentinelles furent postées en attente, dans chaque pièce. Ce furent deux gendarmes qui gardèrent la mansarde.

La nuit était humide et froide, mais les captifs n'osaient se plaindre, Madame ne se plaignant point.

Par contre, les deux gendarmes allumèrent du feu dans la cheminée. Les prisonniers se félicitèrent d'abord de cette douce chaleur qui les envahissait ainsi subitement. Mais un gardien ayant mis dans le foyer un paquet de vieux journaux qui se trouvaient là par hasard, la plaque de la cheminée rougit. Les vêtements des femmes menacèrent de s'enflammer et l'épaisse fumée qui se dégageait menaçait d'asphyxier les occupants de la cache.

Voyant sa robe prendre feu, la Princesse, pour l'éteindre, fit un faux mouvement qui souleva la gâchette qui fermait la trappe. Celle-ci s'entrouvrit. Entendant du bruit et voyant cette plaque de cheminée



Lith. de Fourqueminville, rue du Louvre, 11.

GEV

S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY.
SE RENDANT PRISONNIÈRE AU C^{te} DERMONCOURT.

s'incliner, les gendarmes crurent que des rats, sous l'effet de la chaleur cherchaient à s'enfuir. Tous deux se postèrent, sabre en main, des deux côtés de la cheminée, prêts à couper en deux les rats au passage.

La position des captifs était devenue intenable, Monsieur de Ménars donna un coup de pied dans la trappe pour la faire tomber complètement et libérer le passage.

« Qui est là ? » crièrent les gendarmes.

« Moi, répondit Madame, je suis la Duchesse de Berry, ne me faites pas de mal ».

Aussitôt, les gendarmes dispersèrent les braises ardentes pour que les prisonniers puissent sortir sans danger de se brûler.

La princesse demanda à voir le Général Dermoncourt qui arriva presque aussitôt.

« Général, lui dit-elle, je me rends à vous et me remets à votre loyauté ».

« Madame, lui répondit-il, Votre Altesse est sous la sauvegarde de l'honneur français », et il fit avancer une chaise pour qu'elle puisse s'asseoir.

Tout en s'asseyant, elle lui serra fortement le bras et lui dit : « Général, je n'ai rien à me reprocher, j'ai rempli le devoir d'une mère pour reconquérir l'héritage d'un fils ».

Le Général ayant fait prévenir Monsieur Duval et le Comte d'Erlon de ce qui venait de se passer, Maurice Duval arrive immédiatement. Il entra dans la chambre, le chapeau sur la tête, le souleva à peine pour regarder de près la Duchesse, dit : « C'est bien elle » et sortit pour donner des ordres.

Cette attitude irrévérencieuse contrastait fortement avec celle de Dermoncourt qui eut pour la Duchesse tous les égards dus à son rang, à son sexe, et à son malheur, allant jusqu'à lui offrir le bras pour traverser la rue et la conduire en prison, en face, au château des Ducs. C'était le 7 Novembre 1832.

Pour ce service rendu à la branche d'Orléans, Dermoncourt s'attendait à être nommé Lieutenant Général. Il n'en fut rien, bien au contraire, le 1^{er} Avril 1833, il était réadmis à la retraite.

Nous en trouvons la preuve dans ce document :

9 Avril 1833

Lettre du Ministre de la guerre
au Ministre des Finances

« Monsieur Dermoncourt, Maréchal de camp, admis à faire valoir ses droits à la retraite, conformément à l'ordonnance du 5 Avril 1832, se trouve déjà inscrit pour une pension de 4 000 francs, dont il a joui, jusqu'à sa réadmission dans le cadre de l'Etat, comme Major Général de l'armée.

Cette pension n'étant pas susceptible d'augmentation, je vous prie de donner des ordres pour qu'elle soit remise en paiement à partir du 1^{er} Avril 1833. Le Général Dermoncourt n'a pas encore fait connaître le lieu de sa résidence actuelle, mais il est présumé que son intention est de toucher la pension dans le lieu où il la recevait précédemment ».

Dermoncourt n'a cependant pas renoncé à servir. Le 21 Août 1834, il écrit à Monsieur le Maréchal Comte Gérard, Président du Conseil, Ministre de la Guerre :

« J'ai l'honneur de vous annoncer que mon intention est de passer en Egypte afin d'offrir mes services à Mehemet Ali, M. le Ministre des Affaires Etrangères n'y faisant pas d'obstacle.

Je viens vous prier de me faire accorder le passage sur un bâtiment de l'Etat avec deux secrétaires et un domestique, et d'autoriser M. Habaïby, sous-lieutenant au 2^e régiment de chasseurs d'Afrique à m'accompagner. Ce jeune officier, fils du Colonel du même nom, parle parfaitement l'arabe, sa famille était originaire de Syrie ».

« Mal traité par la Restauration, éconduit par le Maréchal Soult, ma position n'est pas heureuse ».

Hélas, le 26 Août 1834, le sous-lieutenant Habaïby est désigné pour accompagner le général d'Erlon en Afrique.

Le 11 Mai 1835, habitant 5 rue St-Joseph à Paris, Dermoncourt écrit de nouveau au Maréchal Maison, Pair de France et Ministre de la Guerre.

« Je saisis l'heureuse circonstance de votre arrivée au Ministère pour vous offrir mes félicitations.

Après les trois journées de Juillet, je fus appelé au commandement de la Haute-Loire, puis de la Loire-Inférieure. J'ai fait la guerre avec bonheur et j'ai eu celui de pacifier la Vendée et d'arrêter une guerre civile. Après avoir rendu service à mon pays, j'avais le droit de compter sur un avancement pour avoir sauvé la France d'une conflagration générale. Mes cadets ont été promus et moi, j'ai été replacé dans la position que j'avais antérieurement en 1830, c'est-à-dire celle de la retraite, où j'avais été mis mal à propos, en 1821, pour opinions politiques, tandis que je ne devais y être qu'en 1824. Cette anticipation m'a fait perdre le droit au maximum.

Mon physique et la bonne constitution de mon organisme sont tels que je pourrais encore servir activement.

Dans l'hypothèse où il y aurait impossibilité de ma mise en activité avec avancement, veuillez bien, Monsieur le Maréchal, ordonner la révision de ma pension de retraite, etc... »

Le 29 Septembre 1836, Dermoncourt, qui habite maintenant 59, rue du Bac, n'a toujours pas reçu satisfaction à sa demande. Il se décide, cette fois, à écrire au Roi, pour réclamer cette augmentation de retraite. Il ajoute :

« Mes services ont été assez heureux pour étouffer, dès sa naissance, un incendie qui menaçait d'embraser l'Ouest de la France. Ils ont été appréciés du pays. Votre Majesté a daigné même m'en exprimer de vive voix sa satisfaction et presque aussitôt mon existence militaire a été brisée.

J'ai abandonné un grand établissement industriel que mon absence et la crise commerciale de 1831-1832 ont totalement ruiné.

Mes propriétés ont été saisies, vendues, parce que je suis accouru à Paris, en 1830, offrir à Votre Majesté mes services et mon dévouement ».

Cette fois encore, sa demande est repoussée et il décide de se retirer 17, rue de la Paix aux Batignolles.

Le 6 Juin 1842, il demande au Ministre de la Guerre, l'inscription de son nom sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Réponse négative du Ministre. Cette demande est parvenue trop tard, il n'y a plus de place pour pouvoir ajouter son nom.

Pourtant, par la suite, le Ministre a dû réviser sa position, puisque l'auteur du livre « Les oubliés de la victoire et l'Arc-de-Triomphe » signale, parmi les noms gravés dans la pierre, celui de Dermoncourt Ferdinand, Baron, Général de cavalerie - campagne 1792 - 1815 - 5 blessures - Clausen - Aboukir - Canope - Talavera - Sierra Morena.

En 1843, il vient faire une dernière visite à son pays natal (lettre du maire de Crécy-au-Mont du 23 Juillet 1879 signalant le fait).

Il meurt le 10 mai 1847, à une heure du matin, à Aubevoye, dans l'Eure, canton de Gaillon, en sa demeure du quartier du Montier, à l'âge de 76 ans, après un total de 49 ans 22 jours de service effectif de campagne.

Un mois après son décès, le 16 Juin 1847, le Général commandant la région de Rouen, écrit au Ministre de la Guerre :

« L'inventaire des papiers du Général Dermoncourt a eu lieu le 13 du courant.

Le Capitaine Gabillot y a assisté et nous a fait connaître que le Général Dermoncourt n'a rien laissé qui fut de nature à être réclamé par l'administration. Il paraît que cet officier-général, peu de temps avant sa mort, a fait brûler tous ses papiers, ainsi que ses cartes et mémoires militaires ».

Evidemment, cela est bien dommage pour nous car cette étude si complète soit-elle, comporte cependant quelques points restés dans l'ombre.

Nous savons qu'à sa mort le Général était veuf. Nous ne connaissons ni le lieu, ni la date du décès de sa femme.

Nous savons aussi qu'il avait un ami à Villers-Cotterêts, un nommé Fontaine, qui habitait en 1847, 22, rue de Noue. Comment s'étaient-ils connus ?

Quant à sa descendance, il semble avoir eu au moins une fille et un fils d'après les deux lettres suivantes :

1) lettre du 4 Avril 1848 où Mlle Armanda Dermoncourt, 20, rue Chaptal à Paris, demande au Ministre un état de service de son père, cette pièce lui étant indispensable pour l'amélioration de sa position qui n'était pas bonne, dit-elle.

2) lettre du 24 Mars 1861 où le Maire de St-Aubin-sur-Gaillon (Eure) demande au Ministère les états de service de Dermoncourt pour faire admettre, gratuitement, au Prytanée militaire de La Flèche, son petit-fils, Aîné, Ferdinand, Stanislas Dermoncourt, âgé de 11 ans, qui demeure avec sa famille, dans cette commune de St-Aubin-sur-Gaillon.

Vous voyez, il y a encore du travail à faire pour compléter cette étude. Je compte sur l'un ou l'autre d'entre vous pour reprendre le flambeau.

SOURCES

- Registre paroissial de Crécy-au-Mont (Aisne). Acte de naissance 3 Mars 1771
- Mairie de Neuf-Brisach (Haut-Rhin). Extrait d'acte de mariage de Dermoncourt 18 Avril 1815.
- Archives administratives du Ministère de la Guerre à Vincennes. Bibliographie et différentes lettres.
- Musée Alexandre Dumas à Villers-Cotterêts. Lettres du Général Dumas à sa femme.

- Archives départementales de Loire-Atlantique (La Vendée et Madame par Dermoncourt, en collaboration avec A. Dumas).
 - Archives départementales de l'Aisne. Note sur le Général Dermoncourt in Bulletin de la Sté Archéologique de Soissons, année 1883, Tome XIV. Xavier Poli « Autour d'un centenaire : Napoléon et le Département de l'Aisne ». Imprimerie de l'Argus Soissonnais - 1922.
-

BIBLIOGRAPHIE

- 1) *Dermoncourt* : Deutz ou imposture, ingratitude et trahison, 1836.
 - 2) A messieurs les Députés — Protestation contre ma mise à la retraite, 1839.
 - 3) La Paix et la Guerre en Europe. 1840.
 - 4) La Vendée et Madame. Editions 1833 et 1834. (Voir Archives de Loire Atlantique).
- Revue Historama n° 314. Article de Jacques Levron « La belle équipée de la Duchesse de Berry ».
 - Ordre militaire de Dermoncourt à M. le Chef d'escadron Koechlin à Neufbrisach. 1815.
-